



**HAL**  
open science

## **Le Pari de Mallarmé. Note sur le livre de Quentin Meillassoux, Le Nombre et la sirène**

Jean-Nicolas Illouz

► **To cite this version:**

Jean-Nicolas Illouz. Le Pari de Mallarmé. Note sur le livre de Quentin Meillassoux, Le Nombre et la sirène. Hyperion, on the future of aesthetics, 2017, On Mallarmé, part. II, 10, pp.88-102. <hal-03700041>

**HAL Id: hal-03700041**

**<https://hal.science/hal-03700041v1>**

Submitted on 20 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## LE PARI DE MALLARMÉ.

Note sur le livre de Quentin Meillassoux,

*Le Nombre et la sirène. Un déchiffrement du Coup de dés de Mallarmé* (Paris, Fayard, 2011, 249 p.)

*Un coup de dés* de Mallarmé est en quelque façon la relève, dans un monde désormais sans Dieu, du pari de Pascal. Pascal pariait sur Dieu, en gageant la probabilité du gain infini que serait une vie en Dieu sur le « rien » d'une vie humaine réduite à elle-même. Il était impossible de *ne pas* parier, disait Pascal ; mais il n'y avait en vérité « rien » à perdre, contre un « infini » possible à gagner. L'homme-Mallarmé est non moins « embarqué » que l'homme pascalien. Lui aussi *doit* parier. Mais, puisque la mort du « vieux et méchant plumage<sup>1</sup> » est désormais l'horizon constitutif de la condition de l'homme moderne, celui-ci, en tirant son sort aux dés, confie cette fois sa vie tout entière – et la possibilité de son sens –, non plus à Dieu, mais au Hasard. La figure des dés est d'ailleurs investie d'un symbolisme particulier dans les représentations de la Passion du Christ : une fois l'Homme-Dieu mort, sa tunique est tirée au sort, – signe d'une humanité abandonnée au Néant, – signe aussi, dirait Mallarmé en reprenant une image biblique, d'une « inquiétude du voile dans le temple avec des plis significatifs et un peu sa déchirure<sup>2</sup> ». *Un coup de dés* déchire donc le voile, et le Néant, jadis découvert « en creusant le vers », se manifeste cette fois sous la forme du Hasard triomphant, – qui demeure encore au fondement du Nombre dès lors que celui-ci n'advient que par lui. Mais, s'il est en effet un pari de Mallarmé, c'est que ce Nombre, même issu du Hasard et ne l'abolissant pas, puisse encore faire sens : un sens qui, quoique toujours mystérieux, ne serait plus gagé sur quelle que transcendance que ce soit, – un sens tout d'immanence, « humain, trop humain », dirait Nietzsche : l'émission sidérante d'une pensée qui ne vaut plus désormais que de s'arracher au risque, en elle, de la folie<sup>3</sup>.

Quentin Meillassoux part donc de l'hypothèse que, puisque « toute pensée émet un coup de dés » et puisque ce poème est lui-même la « figure d'une pensée<sup>4</sup> », il doit y avoir *effectivement* un Nombre dans *Un coup de dés*, – et que ce Nombre doit y être crypté et codé, – se voyant ainsi proposé au déchiffrement d'un hypothétique lecteur.

L'hypothèse d'un codage numérique du poème – Quentin Meillassoux le rappelle – n'est pas nouvelle. En 1980, Mitsou Ronat<sup>5</sup> avait fait reposer *Un coup de dés* sur le nombre 12, – symbole de l'alexandrin, – mais d'un alexandrin dont le chiffre, faute de ne plus pouvoir mesurer le vers au moment de son « exquise crise, fondamentale<sup>6</sup> », aurait été disséminé dans ses marges, – disparaissant du compte des syllabes, – pour réapparaître ailleurs, dans la matérialité jusque-là non remarquée du livre : le nombre de ses feuillets, – le format de ses pages, – le calcul de ses lignes, ou la taille des caractères. Proche de l'Oulipo, Mitsou Ronat faisait ainsi reposer *Un coup de dés* sur une contrainte numérique cachée, – dont « l'ancien calcul » était encore repérable dans la ligne alexandrine qui, à la Page IV<sup>7</sup>, nommait précisément le Nombre : « L'unique Nombre qui / ne peut pas être un autre ». Proche de Jacques Roubaud, Mitsou Ronat faisait en outre de ce poème

<sup>1</sup> Lettre à Henri Cazalis, 14 mai 1867, OC I, p. 714.

<sup>2</sup> *Divagations*, « Crise de vers », OC II, p. 205. Voir Matthieu, 27, 51 : « Et voici que le voile du Sanctuaire se déchira en deux du haut en bas » ; Luc, 23, 45 : « Alors le voile du sanctuaire se déchira par le milieu ; Jésus poussa un grand cri ; il dit : "Père, entre tes mains je remets mon esprit." Et, sur ces mots, il expira. »

<sup>3</sup> « Ne trouvez-vous pas que c'est un acte de démence ? » aurait dit Mallarmé du *Coup de dés*, selon les propos que rapporte Paul Valéry, dans, *Variété*, « *Le Coup de dés*. Lettre au directeur des *Marges* », in *Œuvres*, t. I, édition établie et annotée par Jean Hytier, Paris, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1957, p. 625.

<sup>4</sup> Paul Valéry, *Ibid.*, p. 624.

<sup>5</sup> *Un coup de dés jamais n'abolira le Hasard*, édition mise en œuvre et présentée par Mitsou Ronat, réalisée par Tibor Papp, Paris, Change errant / d'atelier, 1980.

<sup>6</sup> Mallarmé, *Divagations*, « Crise de vers », OC II, p. 204 [L'abréviation OC, suivie de l'indication du tome, renvoie à Mallarmé, *Œuvres complètes*, édition présentée, établie et annotée par Bertrand Marchal, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, t. I, 1998, t. II, 2003].

<sup>7</sup> Pour la numérotation des Pages (chaque Page valant une double page), nous suivons la numérotation de Quentin Meillassoux, qui reproduit le poème à la fin de son livre.

du Nombre un poème « méta-métrique », censé mettre en scène la mort de l’Alexandrin, – le naufrage tout à la fois du Maître et du Mètre. *Un coup de dés* serait ainsi la réponse *poétique* à la réflexion *théorique* que Mallarmé avait conduite dans *Crise de vers*, de telle façon que, dans ce « grand texte mutant<sup>8</sup> » de notre littérature, Mallarmé se serait attaché à concilier la dissolution du « nombre officiel<sup>9</sup> » et sa recomposition ou sa *revenance* dans les *entours* du texte, – là où, déterminant, il n’opérerait cependant que discrètement, *fantomatiquement*, dans les marges. Le Nombre restait donc constitutif de l’idée de Poésie ; mais, cette idée se voyant elle-même déconstruite, le Nombre se trouvait impliqué autrement dans le poème, disséminé en lui, selon une nouvelle intrication de la règle numérique dans le libre jeu de la parole.

La thèse de Mitsou Ronat fut en partie récusée quand l’examen du manuscrit du *Coup de dés*, en permettant de mieux comprendre la genèse du poème, fit apparaître une certaine part d’empiricité dans la mise en forme du texte, où le nombre douze, avec ses diviseurs et ses multiples, n’avait pas, quelle que soit sa valeur symbolique, la systématisme que lui prêtait Mitsou Ronat.

Dans l’histoire de la réception du *Coup de dés* – que rappelle Quentin Meillassoux<sup>10</sup> – cette infirmation, par la philologie, de l’idée d’un codage du poème a été accueillie avec un certain soulagement. Après tout, un code est une chose puérite, et la recherche d’une clé est une chose ridicule. D’autant qu’en vérité l’hermétisme de Mallarmé, dans un univers sans Dieu, ne peut que se résoudre dans la *simplicité* toute objective du déchiffrement de quelques signes noirs sur la page blanche : à la « virginité » de celle-ci doit répondre « l’ingénuité » de la lecture, qui n’est pas un acte de divination, mais une « pratique<sup>11</sup> », toute empirique et productive d’un sens qu’il s’agit de déployer, « pli selon pli<sup>12</sup> », selon l’évidence musicale du poème.

De ce point de vue, si l’on songe à l’obsession calculatoire qui se manifeste dans les *Notes en vue du Livre* (où maints calculs régissent aussi bien l’organisation matérielle du Livre que l’organisation de sa lecture), *Un coup de dés* apparaîtrait, non comme un échantillon réalisé du Livre, mais plutôt comme son Tombeau, – à la fois la conséquence de son échec et la mise en scène de son naufrage.

Un tel raisonnement n’est-il cependant pas trop hâtif ? Et ne faut-il pas considérer que quelque chose du Nombre puisse en effet passer du Livre au *Coup de dés* : non pas bien sûr un Nombre *exogène*, – reste encore non critiqué des anciens secrets magiques ou religieux ; – mais un Nombre *endogène*, immanent au jeu du texte, advenant dans et par le poème, qui pourrait cependant aussi le réfléchir en abyme : un Nombre ainsi « allégorique de lui-même<sup>13</sup> », qui soit la condition du sens et qui soit capable, en s’apparaissant, de se signifier lui-même.

Tel est en tout cas le *pari* de Quentin Meillassoux.

\*

Que les dés soient effectivement lancés dans *Un coup de dés* et que donc il doive y avoir effectivement un Nombre dans le poème, – cela distingue *Un coup de dés* du conte d’*Igitur* et résout l’aporie où ce texte, inachevé, s’enfermait.

---

<sup>8</sup> Cf. Roland Barthes, *Œuvres complètes*, tome III, *Livres, textes, entretiens. 1968-1971*, édition Éric Marty, Paris, Seuil, 2002, p. 1017 : « Depuis Mallarmé, il n’y a pas eu de grands textes mutants dans la littérature française ».

<sup>9</sup> Mallarmé, *Divagations*, « Crise de vers », OC II, p. 207.

<sup>10</sup> Voir aussi Thierry Roger, *L’Archive du Coup de dés. Étude critique de la réception d’Un coup de dés* jamais n’abolira le hasard de Stéphane Mallarmé (1897-2007), Paris, éditions Classiques Garnier, 2010.

<sup>11</sup> Mallarmé, *Divagations*, « Le Mystère dans les lettres », OC II, p. 234 : « Lire — / Cette pratique — / Appuyer, selon la page, au blanc, qui l’inaugure son ingénuité [...] ».

<sup>12</sup> Mallarmé, *Poésies*, « Remémoration d’amis belges », OC I, p. 32. « Pli selon pli » donne le titre d’une œuvre de Pierre Boulez, pour soprano et orchestre, composée de 1957 à 1962 et conçue comme un « portrait de Mallarmé ».

<sup>13</sup> « Sonnet allégorique de lui-même » est le titre de la première version du « Sonnet en yx », adressée à Cazalis en juillet 1868, OC I, p. 131.

Igitur, en effet, ne jette pas les dés. Il s'allonge sur la tombe de ses ancêtres, secoue les dés dans son poing fermé, mais il ne les lance pas<sup>14</sup>. L'acte est suspendu, et si le poing fermé d'Igitur contient ainsi virtuellement tous les possibles du Nombre, cet infini des possibles selon le Hasard, en ne s'incarnant pas dans *un* Nombre, demeure un *mauvais infini*. En mourant sans jeter les dés, Igitur renonce à perpétuer ses ancêtres, – c'est-à-dire qu'il renonce à transmettre « l'instrument héréditaire<sup>15</sup> », – soit l'alexandrin français : le nombre parfait, mais vain car il aurait été lui-même obtenu par hasard, d'un double six tiré aux dés. Ce que Paul Claudel appelle la *Catastrophe d'Igitur* contient ainsi, dans l'analyse qu'en fait Quentin Meillassoux, les deux tentations nihilistes qui seront celles de la modernité littéraire du XX<sup>e</sup> siècle : d'un côté, une *littérature de l'épuisement*, ressassant sa propre impossibilité ; de l'autre, une *littérature de l'absurde*, où même l'éventuelle réussite d'une œuvre ne « rémunère » pas la gratuité de l'acte qui la supporte.

*Un coup de dés* reprend les données d'*Igitur* ; mais il donne à ce drame – et à travers lui à la crise métaphysique de Tournon telle qu'elle fut vécue par Mallarmé – une autre issue. Cette fois, le Maître, au moment de naufrage, parie ; et, même en pensée – « en hypothèse » –, il lance les dés, – s'en remettant aux valeurs possiblement signifiantes du Hasard. Un Nombre en résulte, qui, même hanté par tous les autres nombres qui auraient pu être à sa place, est lui-même unique.

Cet « unique Nombre qui ne peut pas être un autre », quel est-t-il ? Il avait trait au 12 selon Mitsou Ronat. Il a trait au 7 selon Quentin Meillassoux, – non pas parce que Quentin Meillassoux aurait eu recours à quelque herméneutique plus savante, – mais parce que, nous dit-il, il a découvert ce code *par hasard*, – et parce qu'en vérité (nous y reviendrons) il *ne* pouvait le découvrir *que* par hasard.

Quentin Meillassoux s'avise en effet que la dernière phrase du poème – « Toute Pensée émet un Coup de Dés » – comporte 7 mots. Clairement séparée du reste du poème, cette phrase a une fonction à part : elle donne à la fois le *chiffre* du texte, soit le 7, et la *clef* du déchiffrement du Nombre, – lequel s'obtient en comptant, non les syllabes comme dans le système métrique traditionnel, mais, « hors d'anciens calculs<sup>16</sup> », en comptant les mots comme autant d'unités indivisibles. Or, selon cette nouvelle « métrique », le poème – si l'on admet que la phrase « Toute Pensée émet un Coup de dés » doit rester à part du compte précisément parce qu'elle donne le code – contient 707 mots, jusqu'au mot « sacre » : « avant de s'arrêter // à quelque point dernier qui le sacre ». Bref, les mots sont jetés sur la page comme des dés ; et, roulant de page en page, de ligne en ligne et d'un mot à l'autre, ils dessinent « un compte total en formation<sup>17</sup> », lequel s'arrête enfin au dernier mot, – le mot « sacre », qui revêt donc une dimension performative, « sacrant » en effet le Nombre en lui donnant un terme. « Évidence de la somme pour peu qu'une », lisait-on déjà à la Page IX évoquant précisément « LE NOMBRE ».

La découverte du 7 comme chiffre du poème, et du 707 comme son Nombre, met en mouvement une dialectique toute mallarméenne du hasard et de la nécessité. Issus d'un coup de dés, ni le 7 ni le 707 n'abolissent le Hasard ; mais comme, dans l'œuvre, le Hasard « ne peut être que feint », ainsi que l'écrit Mallarmé à propos du *Corbeau* d'Edgar Poe et de son « démontage » dans la *Philosophie de la composition*<sup>18</sup>, le 7 et le 707, en se réfléchissant dans l'espace propre de la Fiction, font leur « preuve<sup>19</sup> », et inventent là une nécessité, qui n'est sans doute pas de nature ontologique, mais qui est proprement *poétique*, – valant, pour le dire avec Emmanuel Lévinas, *au-delà de l'essence*.

---

<sup>14</sup> *Igitur ou la Folie d'Elbehnou*, OC I, p. 477 : « Salle du tombeau / Igitur secoue simplement les dés — mouvement, avant d'aller rejoindre les cendres, atomes de ses ancêtres : le mouvement qui est en lui est absous. On comprend ce que signifie son ambiguïté. »

<sup>15</sup> *Divagations*, « Crise de vers », OC II, p. 206.

<sup>16</sup> Page IV.

<sup>17</sup> Page XI.

<sup>18</sup> *Les Poèmes d'Edgar Poe*, « Le Corbeau », OC II, p. 772.

<sup>19</sup> Cf. Lettre à Camille Mauclair, OC I, p. 818 : « [...] je crois que toute phrase ou pensée, si elle a un rythme, doit le modeler sur l'objet qu'elle vise et reproduire, jetée à nu, immédiatement, comme jaillie en l'esprit, un peu de l'attitude de cet objet quant à tout. La littérature fait ainsi *sa preuve* : pas d'autre raison d'écrire sur du papier. »

Dans l'ordre, absurde et tautologique, de l'Être (« où rien / n'aura eu lieu / que le lieu<sup>20</sup> »), le chiffre 7 est celui, jadis sacré, d'une constellation (« le Septentrion aussi Nord<sup>21</sup> »), qui s'indique, au ciel, « lumineusement sur champ d'ombre », écrit Mallarmé ; mais, dans l'ordre de la Fiction, cet « alphabet des astres » se réfléchit « noir sur blanc », en une constellation de mots sur la page<sup>22</sup>. Si donc, comme l'écrit Paul Valéry, Mallarmé est parvenu dans *Un coup de dés* à « élever enfin une page à la puissance du ciel étoilé<sup>23</sup> », il le fait de telle façon que le poème, en réfléchissant le ciel, en soit aussi la figure *inverse* : soit sa *profanation*, – sa *révélation* négative, – sa *révélation a-théologique*. Ces reflets réciproques du ciel et de la page font d'*Un coup de dés* un poème *chaosmogonique*, où la Nombre « en formation » des mots dans l'espace du poème réfléchit un univers lui-même en expansion, – quelque « sphère infinie » pascalienne, « dont le centre est partout, la circonférence nulle part ». La métaphore de la navigation est également significative du geste si profondément *a-théologique* qu'accomplit Mallarmé : comme les 7 étoiles du « Septentrion » indiquaient jadis au pilote le Nord et lui permettaient de trouver le *sens* de sa navigation, au risque de maints naufrages, les 7 mots qui donnent le *chiffre* du poème *orientent* la lecture, en indiquent le *sens* possible, qui ne vaut cependant que d'être arraché à cet autre naufrage qu'est, dans le langage humain, le risque du non-sens de mots jetés au Hasard.

Quant au 707, qui serait le Nombre du poème, s'il est gratuit selon le jeu du Hasard, tout au contraire le confirme selon le jeu de la Fiction, où il se signifie par mille tours. Cette capacité du Nombre à « faire sa preuve » en se réfléchissant est évidente, aux yeux de Quentin Meillassoux, à la Page VI. Celle-ci, qui est située à « l'hémistiche » du poème puisque le poème comporte 12 Pages (si l'on ajoute aux 11 Pages la page de titre et la 4<sup>e</sup> de couverture), commence et finit par un « *COMME SI* » écrit en italiques et en petites capitales ; et, comme le poème dans son ensemble commence et finit lui-même par « Un Coup de Dés », la structure générale du texte est la suivante : « Un Coup de Dés » — « Comme si » // « Comme si » — « un Coup de Dés ». Or le syntagme « *COMME SI* » auquel s'arriment donc les deux moitiés du poème est polysémique : – « *SI* » est d'abord la conjonction du conditionnel, mot clé d'un poème où « tout se passe, par raccourci, en hypothèse<sup>24</sup> » ; – mais « *SI* » est aussi la *septième* note de la gamme, dans un poème conçu comme une « partition<sup>25</sup> », qui reprend à la musique son bien ; – or la septième note de la gamme a pour étymologie *Sancte Ioannes*, si bien que « *SI* » est aussi le *chiffre* de saint Jean, et « *COMME SI* » peut donc signifier : « comme saint Jean ». Quentin Meillassoux parvient ainsi à greffer *Un coup de dés* sur le scénario mallarméen des *Noces d'Hérodiade* et du *Cantique de saint Jean* : à la *coupe* du poème (à son « hémistiche »), comme au moment exact de la *décapitation* du saint, un sens nouveau s'annonce, dont la prophétie n'est cependant plus théologique, mais profane, visant à son propre accomplissement dans le langage humain. Plus encore, au centre de la Page médiane entourée des deux « *COMME SI* », Quentin Meillassoux repère une figuration possible du Néant sous les traits d'un « tourbillon d'hilarité et d'horreur ». Voici donc le 707, d'abord issu du Hasard, réfléchi et fondé dans la Fiction, – et résumant là tout l'itinéraire poétique et spirituel de Mallarmé : le 7 de l'ancienne divinité, – nié par le 0 qui, au moment du naufrage, ajoute à la mer sa « goutte de Néant<sup>26</sup> », – puis réaffirmé en un nouveau 7, reflet profane de la divinité, soit le chiffre de la Beauté prenant conscience d'elle-même dans la fiction critique du poème. On ne s'étonnera plus de voir cette dialectique elle-même mise en abyme dans un groupement de mots accompagnant l'évocation du Nombre à la Page IX : « sourdant que nié et clos quand apparu ». 7/0/7 : Dieu / le Néant / la Beauté.

<sup>20</sup> Page X.

<sup>21</sup> Page XI.

<sup>22</sup> *Divagations, Quant au Livre*, « L'Action restreinte », OC II, p. 215 : « Tu remarquas, on n'écrit pas, lumineusement, sur champ obscur, l'alphabet des astres, seul, ainsi s'indique, ébauché ou interrompu ; l'homme poursuit noir sur blanc. »

<sup>23</sup> Paul Valéry, *Variété*, « *Le Coup de dés*. Lettre au directeur des *Marges* », édition citée, p. 626.

<sup>24</sup> « Observation relative au poème *Un Coup de Dés jamais n'abolira le Hasard* », OC I, p. 391.

<sup>25</sup> *Ibid.*

<sup>26</sup> *Igitur ou la Folie d'Elbehnou*, OC I, p. 478.

En outre, dans la méditation poétique de Mallarmé, *Un coup de dés* n'est pas conçu comme un *hapax*, illustrant une fois une règle qui, si savamment calculée, ne devrait valoir que pour lui ; le poème a l'ambition de fonder, au-delà de lui-même, un genre : « Le genre, que c'en devienne un comme la symphonie », écrit Mallarmé dans l'« observation » liminaire qui précède la publication du texte dans la revue *Cosmopolis*<sup>27</sup>. Quentin Meillassoux en conclut logiquement que le « Mètre » nouveau ici trouvé – un « Mètre » de 7 mots – doit se retrouver dans des poèmes contemporains du *Coup de dés* et participant de son inspiration. C'est le cas de « Salut » au seuil du recueil des *Poésies* qui comporte 77 mots ; et c'est le cas de l'avant dernier poème du recueil, « À la nue accablante tu », qui, évoquant un naufrage, en comporte 70. Ces nombres, en codant les poèmes, surdéterminent leur sens par en dessous : le double 7 dans les 77 mots de « Salut » semble signaler l'« ivresse belle » d'un départ poétique confiant dans les possibilités de beauté que recèle le langage humain ; l'accouplement du 7 et du 0 dans les 70 mots d'« À la nue accablante [...] » indique au contraire le risque intrinsèque du naufrage, et le moment nécessaire du négatif dans toute progression dialectique.

On ajoutera que Quentin Meillassoux ne néglige pas non plus la preuve par la philologie. En retraçant la genèse du texte de l'édition de la revue *Cosmopolis* au manuscrit et aux épreuves successives de l'édition (fantôme) d'Ambroise Volard, il remarque, non seulement le peu de variantes, mais surtout que ces variantes s'annulent l'une l'autre quant à la somme globale des mots, qui, elle, – même si Mallarmé tâtonne –, demeure inchangée, pour aboutir à 707 mots.

\*

Une fois admis le codage du poème et une fois démontrée la réalité du Nombre, il reste à comprendre la valeur d'une telle opération.

Cette valeur, pour Quentin Meillassoux, engage la portée *religieuse* du Livre selon Mallarmé.

Or le Livre, pour être l'équivalent profane de la Bible, doit emprunter à la religion, ou plus précisément à l'office catholique de la Messe, « son secret intime ignoré<sup>28</sup> ». Ce secret consiste en ceci que la Messe n'est pas une *représentation* du Divin – à quoi s'en tenait le théâtre grec et comme peut l'être encore le drame wagnérien –, mais sa *présentation*. Cette présentation du Divin est en réalité une présentation paradoxale, puisqu'il s'agit d'une présentification de l'absence : la manifestation, à travers l'élévation de l'hostie, d'une présence invisible, qui – « sous une apparence fausse de présent », dirait Mallarmé<sup>29</sup> – est à la fois la commémoration du passé historique de la Passion et l'espérance en l'avenir eschatologique du Salut, – passé et futur se rejoignant dans la *présence réelle* (et non pas *symbolique*) du Christ, donnée dans l'eucharistie, – selon du moins la liturgie catholique.

Or *Un coup de dés* incarne à sa façon la présence réelle de ce Dieu moderne qu'est le Hasard ; et il accomplit cette nouvelle Incarnation dans et par sa propre dimension performative, c'est-à-dire en impliquant *réellement* en lui le Nombre même qu'il joue aux dés dans le calcul des mots qui le composent.

Cette présence réelle du Nombre dans le poème se fait au prix d'un sacrifice considérable : la non re-présentation du Nombre fait courir à celui-ci le risque de son invisibilité et de son inintelligibilité. Quentin Meillassoux y insiste : il aurait pu, tout aussi bien, ne pas trouver le code ; et, ne le trouvant que par hasard, il aurait pu, tout aussi bien, ne pas le comprendre. Sa performance de lecteur – que chacun dira pourtant si singulière – n'ajoute rien à l'affaire. Le Nombre, présent mais non représenté, est impliqué mais non expliqué par le poème : bref, dans *Un coup de dés*, pourtant en tout point réflexif, il n'y a pas de position méta-poétique possible, – comme il n'y a pas de méta-langage dans l'inconscient selon Lacan. C'est à ce prix que la liturgie moderne du Poème équivaut à l'office ancien de la Messe ; et c'est à ce prix que le Poème dans

<sup>27</sup> OC I, p. 392.

<sup>28</sup> *Divagations, Offîces*, « De même », OC II, p. 244.

<sup>29</sup> *Divagations, Crayonné au théâtre*, « Mimique », OC II, p. 178-179.

l'espace de la Fiction, comme jadis le Verbe dans le champ de l'Être, peut faire victorieusement contrepoids au Néant.

Mais pour que le Nombre dans la Fiction soit l'équivalent profane de la présence réelle de la Divinité dans l'Être, encore faut-il qu'il réunisse les caractéristiques contradictoires de l'Incarnation : encore faut-il qu'il soit, en lui-même, *à la fois fini et infini*.

Or, en quoi les 707 mots comptés dans le poème pourraient-ils avoir ce privilège ? En quoi, alors qu'ils sont issus d'un décodage au fond tout prosaïque, pourraient-ils receler pareil « mystère » ?

La réponse est contenue dans la phrase principale du poème. Entre le Nombre et le Hasard un tremblé perpétuel s'insinue, qui trouble le résultat. Ce tremblé fait que le Nombre, déjà hanté par les possibles mêmes qu'il a écartés, est encore, une fois advenu, à la fois lui-même et un autre, dès lors que, à bien compter et recompter, on s'aperçoit que les 707 mots du poème font en réalité *presque* 707. Un principe d'incertitude régit le Nombre, qui fait d'*Un coup de dés* une sorte de *fiction quantique* avant la lettre.

L'incertitude – la *relativité* – dans le calcul du Nombre tient à la décision subjective que tel lecteur, plutôt que tel autre, doit prendre pour compter les mots composés : « par-delà » comptera-t-il pour 1 ou pour 2 dans « *par delà* l'inutile tête » à la Page V ? « au-delà » comptera-t-il pour 1 ou pour 2 dans « aussi loin qu'un endroit fusionne avec *au delà* » à la Page XI ? Les dictionnaires ne sont ici d'aucun secours, car ils ne sanctionnent qu'un usage, lui-même fluctuant, au sein d'une langue que Mallarmé, en bon linguiste, sait « imparfaite » en cela qu'elle est obligée de composer avec l'arbitraire du signifiant. Pour décider de la règle de son calcul, Quentin Meillassoux choisit donc de préférence un critère immanent au poème : il s'en remet à la valeur du blanc que Mallarmé reprend à l'ancien poème versifié, mais qu'il « disperse<sup>30</sup> » autrement dans la disposition typographique nouvelle d'*Un coup de dés*. Ainsi, « par delà » comme « au delà », écrits tous deux sans trait d'union sur le manuscrit<sup>31</sup> et faisant donc jouer la « brisure<sup>32</sup> » du blanc, compteront chacun pour 2, – alors que « PEUT-ÊTRE », écrit avec trait d'union à la Page XI, comptera pour 1 : le trait d'union – enjambant le blanc comme le possible relie l'être et le néant – réalisant ici le plus beau « PEUT-ÊTRE » qu'ait jamais énoncé un poème.

Par cette règle empiriquement établie, Quentin Meillassoux retrouve bien les 707 mots qui font, selon lui, le Nombre du poème : mais, une fois insinué, le doute quant au résultat subsiste, et le Nombre, parce qu'il résulte d'un calcul relatif, demeure *infinitement tremblé*.

Car ce tremblement ajoute précisément au Nombre l'infinité qui lui manquait. Que, dans *Un coup de dés*, il y ait, *à jamais, presque* 707 mots ne fait pas s'évanouir le Nombre dans quelque « inférieur clapotis quelconque<sup>33</sup> », même si un tel risque, évoqué dans le poème, est bien réel lui aussi : en inscrivant le Hasard dans le Nombre, le Nombre tremblé devient l'équivalent d'une Incarnation, – le trouble d'une Chair revêtant le Verbe, – quelque nouveau *sfumato* ajouté au Nombre d'or de la Beauté moderne.

On remarquera que l'extrême modernité de Mallarmé n'est ici encore qu'une manière de recommencer, en toute conscience, ce que la poésie traditionnelle comportait en elle-même, inconsciemment. Car, dans la poésie versifiée, un principe d'incertitude régissait déjà le jeu

---

<sup>30</sup> « Observation relative au poème *Un Coup de Dés jamais n'abolira le Hasard* », OC I, p. 391 : « Les “blancs”, en effet, assument l'importance, frappent d'abord ; la versification en exigea, comme silence alentour, ordinairement, au point qu'un morceau, lyrique ou de peu de pieds, occupe, au milieu, le tiers environ du feuillet : je ne transgresse cette mesure, *seulement la disperse*. »

<sup>31</sup> On peut voir la reproduction du manuscrit dans *Un coup de Dés jamais n'abolira le Hasard*, Manuscrit et épreuves, Édition et Observations de Françoise Morel, Paris, La Table Ronde, 2007. L'édition de la Bibliothèque de la Pléiade normalise la graphie et transcrit « par-delà » et « au-delà », en ajoutant donc un trait d'union qui ne se trouve pas ni dans l'édition *Cosmopolis*, ni sur le manuscrit et les épreuves de l'édition fantôme d'Ambroise Vollard qui devait être illustrée par Odilon Redon.

<sup>32</sup> Cf. *Divagations*, « Le mystère dans les lettres », OC II, p. 234 : « et, quand s'aligne, dans une brisure, la moindre, disséminée, le hasard vaincu mot par mot, indéfectiblement le blanc revient, tout à l'heure gratuit, certain maintenant, pour conclure que rien au-delà et authentifier le silence — ».

<sup>33</sup> Page X.

nombré de la parole. En témoignage, dans la prosodie française, le traitement du « e » muet, auquel Mallarmé accorde la plus grande importance<sup>34</sup>, car, jusque dans le vers compté, il insinue la liberté relative d'un *phrasé*, desserrant déjà le « mécanisme rigide et puéril de sa mesure » : même dans l'ancienne prosodie, le Nombre est relativement incertain, et son calcul, dans les plus beaux vers, se fait hors d'un « compteur factice », jouant, plus ou moins, de la possibilité de quelque « délicieux à peu près<sup>35</sup> ». D'où la position de Mallarmé par rapport aux vers-libristes de son temps : pour Mallarmé, le vers compté inclut la possibilité du vers libre, qui n'est lui-même que le développement d'une marge d'incertitude déjà contenue dans le « nombre officiel ». Quentin Meillassoux voit même le « e » muet, si essentiel à la loi du vers, se figurer dans une séquence de mots à la Page VIII : « soucieux / expiatoire et pubère / **muet** / rire / que / *SI* », – où un « rire » révèle à la fois la règle, sa transgression et son inanité, – dès lors que le « e » muet introduit une part d'aléatoire dans le calcul des syllabes, – comme le trait d'union ou la « brisure » des blancs introduisent une part d'aléatoire dans le calcul des mots.

Cette part de Hasard qui continue à faire trembler le Nombre même quand celui-ci semble fixé est elle-même figurée dans le poème, sous les traits de la « sirène », évoquée à la page VIII, comme l'ombre portée de la plume qui ornaît le couvre-chef du Maître, elle-même associée à la plume du couvre-chef d'Hamlet. Dans cette page, un « *SI* » en italiques et petites capitales donne le ton, et fait en sorte que l'incertitude d'Hamlet – « le seigneur latent qui ne peut devenir<sup>36</sup> » – quitte le domaine de l'ontologie pour se propager, sous la figure du flottement d'une plume (« plume solitaire éperdue<sup>37</sup> »), dans le champ de l'écriture, – laquelle à son tour, dans les marges du Nombre, accueille en elle le chant plus mystérieux d'une « sirène » née du naufrage.

\*

Arrivé au terme de la lecture proposée par Quentin Meillassoux, il nous faut « ressasser » – selon le terme de Nietzsche – ce « legs en la disparition<sup>38</sup> » que Mallarmé, dans ce poème qui réécrit *La Bouteille à la mer* de Vigny, transmet à la postérité.

Il nous faut « ressasser » ce sacrifice par lequel Mallarmé laisse son propre texte à ce point sans auteur ni autorité, que, face à l'évidence du Nombre et face au mystère de son tremblé, nous restons, nous lecteurs, tour à tour crédules et incrédules, demandant à compter et recompter encore, – et comme à *toucher pour croire*.

Le Livre reprend ainsi à la religion son bien, mais de telle façon que cette sorte de *Passion selon Mallarmé* que met en acte le poème s'accomplit ici selon un athéisme strict.

*La modernité a eu lieu, et nous ne le savions pas.*

Cette relève profane du religieux dans le poétique situe sans doute Mallarmé dans son temps, où lui-même mi « prêtre » mi « danseuse », selon Rodenbach<sup>39</sup>, tient à égale distance et la sacralité kitsch des Mages symbolistes, et le désenchantement ironique des « fumistes » fin de siècle.

Mais Quentin Meillassoux fait diffuser ce « moment Mallarmé » au-delà de lui-même ; et il nous donne à recevoir *Un coup de dés* comme quelque *hostie profane*, – un « *Christal* de Néant », écrit-il – qui maintient, sans dieu, la possibilité du sens, et, qui nous invite encore, nous « modernes », à parier, avec ferveur, sur quelque possibilité inédite de beauté.

---

<sup>34</sup> Quentin Meillassoux cite la lettre à Camille Mauclair, 9 octobre 1897, OC I, p. 818 : « J'ai toujours pensé que l'e muet était un moyen fondamental du vers et même j'en tirais cette conclusion en faveur du vers régulier, que cette syllabe à volonté, omise ou perçue, autorisait l'apparence du nombre fixe, lequel frappé uniformément et réel devient insupportable autrement que dans les grandes occasions. »

<sup>35</sup> *Divagations*, « Crise de vers », OC II, p. 206.

<sup>36</sup> *Divagations*, *Crayonné au théâtre*, « Hamlet », OC II, p. 167.

<sup>37</sup> Page VII.

<sup>38</sup> Page V.

<sup>39</sup> Georges Rodenbach, « Stéphane Mallarmé », *Le Figaro*, 13 septembre 1898, – cité par Peter Hambly, *Mallarmé devant ses contemporains*, University of Adelaide Press, 2011, p. 115.

Jean-Nicolas Illouz  
Université Paris VIII